

TRIBUNE DE GAUCHE

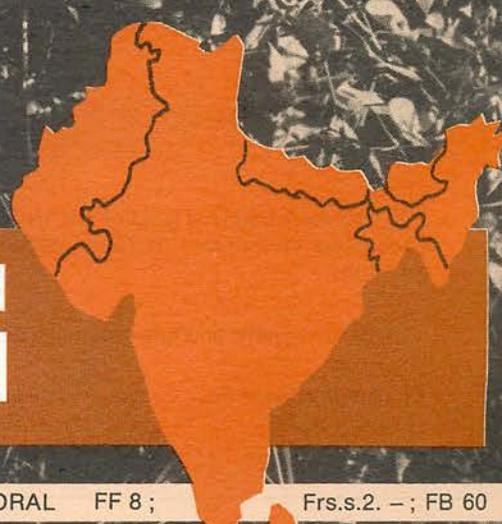
changer

Si vous recevez CHANGER pour la première fois, voir page 3



Développement en Asie du sud

LE PREALABLE HUMAIN



Vient de paraître :

TU SERAS MON FRERE

par Alec Smith

De la drogue à l'indépendance du Zimbabwe
Le fils rebelle d'Ian Smith raconte

Renvoyer ce bulletin à nos adresses ci-dessous :

NOM : PRENOM :
Adresse :
Code postal : Ville :
Pays :

J'aimeraisexemplaire(s) du livre TU SERAS MON FRERE

FRANCE : par exemplaire, 36 F + 10 F de port. Chèques libellés à Publications du Réarmement Moral, 68 bd. Flandrin, 75116 Paris. (CCP Paris 8.431.79 E)

SUISSE : par exemplaire : F.S. 9 (port en sus)
Editions de Caux, 1824 Caux, Suisse

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

Bulletin à renvoyer à l'une des adresses ci-contre

M./Mme/Mlle Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de 19. et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

Ci-joint un chèque de F libellé à CHANGER

Date Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .

Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .

Autres pays par voie normale : FF 110 ou

Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ;

Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755-4, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, avenue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations Internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

HISTOIRES VRAIES

Savez-vous, lorsque vos interlocuteurs ne font que se plaindre, lorsque, dans leur bouche, tout est catastrophe, cruauté, misère, savez-vous leur dire ce qui redonne espoir et confiance en l'homme, en ce vieux Gaulois râleur et égoïste qu'est le Français ?

Tenez, voici trois ou quatre histoires vraies glanées ces jours-ci :

« Moi, j'aime les gens », explique tout de go ce facteur, qui a refusé une promotion et reste « préposé » dans une grande ville du sud-est. En distribuant le courrier, il distribue aussi bonne humeur et amitié, un peu de ce liant dont nous avons tant besoin.

Dans le minuscule studio d'un foyer de personnes âgées, d'innombrables colls, à la salle de bains, emplissent la baignoire. La locataire des lieux, trop percluse, ne peut plus s'en servir. Qu'à cela ne tienne ! Son studio sera le relais de tous les amis qu'elle a mobilisés pour aider les plus éprouvés. Et, puisqu'on passe chez elle déposer ou emporter ces colls qui iront au Liban ou en Pologne, on s'arrête aussi pour prier ensemble un moment... A quatre-vingt quatorze ans, « tante Simone » n'a pas le temps de s'ennuyer, elle vit pour les autres.

Aux obsèques d'un ancien industriel assiste un ancien syndicaliste. Un vrai, combatif, assoiffé de justice, prêt à payer le prix pour ses convictions. Les grèves ne lui ont pas fait peur. Autrefois, les deux hommes s'étaient durement affrontés. Le syndicaliste en avait souffert. Son salaire, sa promotion, s'en étaient ressentis. Puis, peu après la retraite du patron, ils se rencontrent. Ils se mettent à

l'écart pour parler. Le patron, oui, se met à genoux devant l'autre et lui demande pardon. C'était une des étapes de son cheminement. Aujourd'hui, le syndicaliste est de ceux qui l'accompagnent à sa dernière demeure.

« Un père avait deux fils, » mais il n'était pas sur son lit

de mort comme dans la fable. Car, de nos jours, les agriculteurs prennent leur retraite, comme tout le monde ! Cet homme, qui fut un ardent militant de la FNSEA, un homme pas commode, paraît-il, laisse donc sa ferme, pardon son exploitation, à ses enfants. Pour jouir enfin d'un repos bien mérité ? Foin de clichés ! Que fait-il ? Il se plonge dans des livres d'espagnol. Oul, il apprend la langue de Cervantès pour se rendre au Nicaragua. Là-

bas, les paysans, qui ne connaissent que la guerre et la pauvreté, ont besoin qu'on les aide. Notre homme leur transmettra son expérience et son art.

Alors, avis aux pessimistes, aux noircisseurs de réalité, à ceux qui ne songent qu'à cultiver leur jardin ou à promener leur chien ou leur chat : il y a toujours quelque chose à faire dans ce monde.

MERIDEN

INVITATION d'un lecteur... à toi, nouveau lecteur,

C'est un ami qui, s'associant à une campagne de promotion de cette revue, a communiqué tes nom et adresse afin de t'assurer l'envoi gracieux, durant trois mois, de cette publication.

Changer est un mensuel international, publié par le Réarmement moral. Peut-être en as-tu déjà entendu parler ?... peut-être, plutôt, ne connais-tu pas ?

J'ai pensé, en tout cas, à l'occasion de cette diffusion promotionnelle, t'adresser, à toi-même, une invitation :

— une invitation à lire, bien sûr, ce document et tous les articles qui le composent ; très vite, tu te rendras compte qu'il s'agit moins de théorie et d'argumentation que de témoignages, de changements intervenus dans tous les domaines de la vie privée, familiale, professionnelle et politique.

— une invitation à t'interpeller à ton tour, toi-même, très simplement.

Longtemps j'ai cru que tous ceux qui s'étaient lancés dans l'action du Réarmement moral étaient de bien braves gens qu'il convenait assurément d'encourager et de soutenir, mais que leur engagement s'apparentait à celui des moines ou des prêtres et ne pouvait donc nullement me concerner directement, ni s'accommoder de mes obligations et contraintes d'alors, dans l'enfer de la vie publique et professionnelle.

Quelqu'un a dit : « A la racine de tout problème, il y a des hommes. Les problèmes du monde reflètent les problèmes de ceux qui y vivent ; reconstruisez l'homme et vous reconstruirez la nation. Tout le monde voudrait voir son voisin changer ; tous les pays voudraient voir le pays voisin changer, mais tout

le monde attend que l'autre commence. Si l'on veut une solution pour le monde d'aujourd'hui, le meilleur point de départ est de commencer par soi-même ; c'est la conclusion première et fondamentale. »

N'est-ce pas une vérité première, une évidence même, qu'énonçait ainsi Frank Buchanan, fondateur du Réarmement moral ?

Qu'est-ce que cela a signifié très concrètement pour moi, si je puis me permettre de parler de mon expérience personnelle ?

D'abord la remise en ordre de ma vie passée, essentiellement sous forme de rajustements de comptes, tant à l'égard du fisc, qu'avec différentes tierces personnes ; puis le règlement de mes litiges juridiques et financiers en instance, de caractère professionnel et privé. Tout cela m'a coûté cher, fort cher parfois, mais j'ai acquis, en échange, le bien le plus précieux qui soit, à savoir la paix et la sérénité, de sorte que je me sens désormais beaucoup plus disponible — mon état actuel de retraité ne faisant que rendre la chose encore plus aisée — et prêt pour engager une toute nouvelle étape de ma vie.

Par ailleurs, j'ai retrouvé la pureté et la dynamique de ma foi que j'avais, hélas, durant de nombreuses années, assujettie à mes commodités égoïstes, au point qu'elle ne représentait plus qu'une assurance de recours à invoquer en cas de besoin ou de danger.

« Dieu nous parle-t-il ? » Tel est l'un des thèmes développés dans le présent numéro.

A nous, à toi, de tenter cette expérience. Je t'assure que, personnellement, j'y crois et je souhaite que Changer t'aide à en trouver le chemin.

AUGUSTE BAHUAUD

Développement en Asie du sud LE PREALABLE HUMAIN

Réunis les 16 et 17 novembre 1986 à Bangalore, en Inde du sud, les chefs d'Etat de sept nations d'Asie méridionale ont lancé un programme de coopération régionale dans leur zone, marquée à la fois par de graves conflits et par d'immenses besoins. Englobant un cinquième de la race humaine, le S.A.A.R.C. (South Asian Association for Regional Cooperation) rassemble le Bangladesh, le Bhoutan, l'Inde, les Maldives, le Népal, le Pakistan et Sri Lanka. Cette association a été créée lors d'un sommet similaire organisé en 1985 à Dacca, à l'initiative du gouvernement du Bangladesh. « La coopération régionale ouvre la voie de l'autosuffisance collective, a déclaré à Bangalore M. Rajiv Gandhi, premier ministre indien.

C'est ainsi que nous surmonterons nos problèmes de pauvreté, d'analphabétisme, de malnutrition et de santé dans nos pays. »

Les responsables de la rencontre « Dialogue pour le développement », la septième du genre, qui a eu lieu du 28 décembre au 3 janvier dernier au centre du Réarmement moral à Panchgani, avaient choisi cette année le thème : « le rôle du S.A.A.R.C. dans un monde déchiré. » Ils visaient à répondre à l'appel des chefs d'Etat et de gouvernement des pays membres de cette association : « Que les populations de la région, tout autant que leurs gouvernements, soient les artisans de cette coopération et participent à l'établissement du climat de confiance nécessaire. »

L'un après l'autre, de longs trains déversaient dans la gare de Dadar, à Bombay, quelques fournées de plus des deux millions et demi de banlieusards de la métropole indienne. D'autres se cramponnaient de leur mieux pour pouvoir repartir à bord de la rame brinqueballante.

Nous attendions depuis 6 heures du matin l'arrivée du *Calcutta Mail*, à bord duquel devaient arriver six personnes du Bangladesh se rendant à la conférence de Panchgani, à 200 km plus au sud.

On annonça une heure de retard... puis deux heures. En fin de compte, ce furent cinq heures. Il y avait eu un déraillement quelque part. J'étais dans une sorte de torpeur, étant moi-même arrivé directement d'Angleterre quelques heures auparavant. Mais le spectacle, les bruits, les odeurs s'imposaient puissamment à mes sens au fur et à mesure que nous plongeons dans la vie de Bombay.

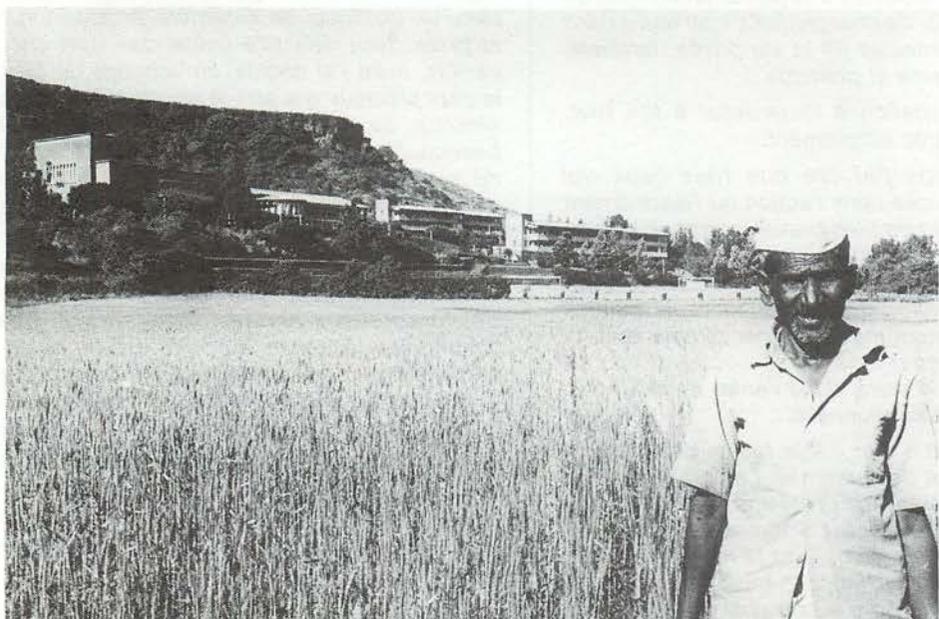
Enfin, le *Calcutta Mail* entra en gare. Nos amis bengalais attendirent patientement

pendant que nous faisons la queue et marchandions avec le taxi qui allait nous conduire à Panchgani. Très animé, notre chauffeur sikh doublait, en prenant tous les risques, camions surchargés, scooters, voitures ou chars-à-bœufs. Tout autant que sa façon de conduire, les paysages nous coupaient le souffle. A dix heures du soir, après quatre jours de voyage, nos Bengalais arrivaient à *Asia Plateau*, le centre du Réarmement moral, à 1.400 mètres d'altitude.

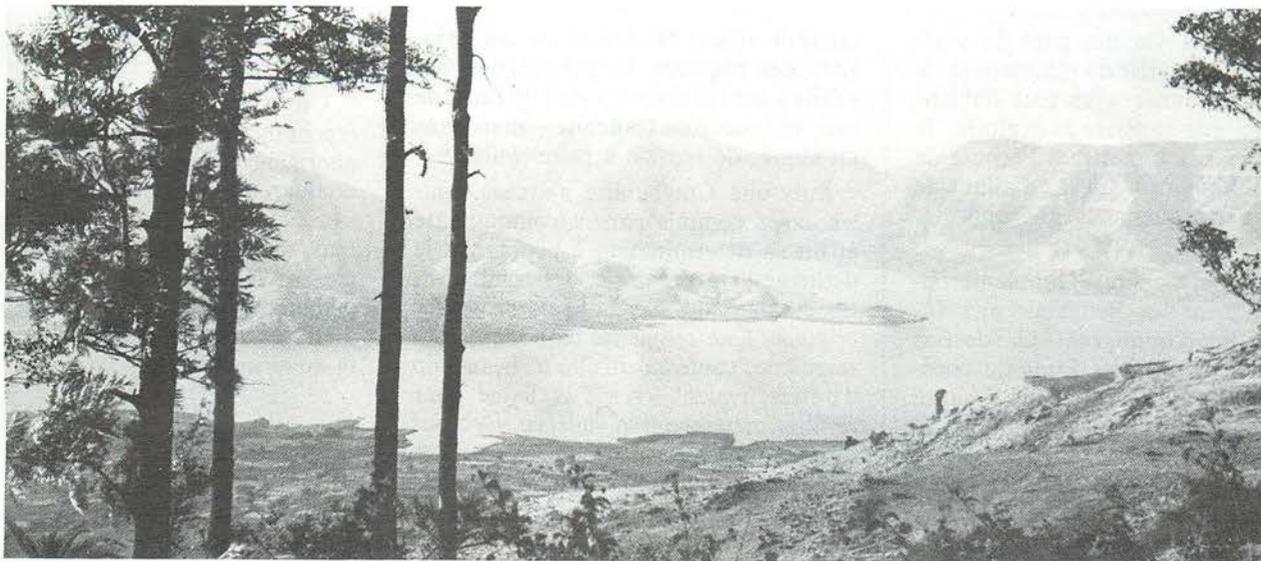
Parmi les deux cent cinquante participants, beaucoup avaient eu un voyage riche en aventures. Deux jeunes avocats du Cachemire avaient été bloqués pendant des heures dans un tunnel de l'Himalaya. Un groupe de Coréens avaient voyagé sept jours d'affilée... pour arriver vingt heures avant de devoir repartir ! Le chef d'un groupe ethnique du nord-est avait rêvé, la nuit de Noël, qu'il était à Panchgani. Il avait alors bravé mille et une difficultés pour y arriver le 30 décembre.

Bref, la détermination qui avait amené chacun ne pouvait que contribuer à enrichir la rencontre. C'est ce qui devait se passer.

Le lendemain matin, un mince rideau de brume cachait à notre vue les vallées



Le centre de conférences Asia Plateau



La vallée du Kudal, vue d'Asia Plateau

profondes qui se creusaient à nos pieds et le soleil levant illuminait les flamboyants et les bougainvilliers du parc. Les jeunes champs de maïs semblaient vibrer sur la terre rouge de la ferme d'Asia Plateau. Derrière nous, la falaise se poursuivait jusqu'à l'horizon.

« Dans le jargon des managers, affirma le ministre des Affaires étrangères du Bhoutan, M. Lyonpo Dawa Tsering, atteindre un plateau, c'est perdre tout espoir de nouvelle promotion. Mais ceux d'entre nous qui vivons dans des pays de montagnes savent qu'un plateau élevé permet de contempler le panorama dans toute sa diversité, de faire le point sur notre vie, sur notre environnement. »

Deux grands courants

« Le rôle du S.A.A.R.C. dans un monde déchiré. » Tel était le thème de la rencontre. Soulignant les signes d'espoir que cette nouvelle coopération régionale permettait, le ministre jeta un regard honnête sur les seize ans durant lesquels il avait représenté son pays dans les instances internationales.

Trouvant regrettable que « les valeurs morales soient si peu considérées dans les couloirs des organisations internationales où sont prises des décisions concernant l'avenir de l'humanité », le ministre a précisé que « ni les Nations Unies ni le S.A.A.R.C. n'atteindront leurs idéaux sans que la nature humaine ne subisse de profondes transformations. »

« Dans la mesure où l'objectif du Réarmement moral est « de susciter le changement dans le cœur et dans l'esprit des gens et de déraciner la corruption de la vie de chacun, a-t-il ajouté, on peut dire que le S.A.A.R.C. et le Réarmement moral travaillent pour les mêmes buts. »

« Dans notre partie du monde, a déclaré de son côté le journaliste Rajmohan Gandhi, chef du bureau de l'*Indian Express* à Madras, deux grands courants se font sentir : d'une part, celui de la haine, de l'hypocrisie, des accusations sélectives, du fanatisme. De l'autre, celui du bon sens. La création même du S.A.A.R.C. prouve la valeur de ce dernier. Pourtant, en Asie du sud, nous sommes hélas, trop familiers de l'autre courant, de la cruelle réalité des haines, des accusations, des bains de sang. Cette rencontre a été précisément conçue pour que les efforts tout simples déployés par des citoyens ordinaires aident les chefs de gouvernement et leurs ministres.

Le gouvernement du Bangladesh, à qui revient l'initiative de la création du S.A.A.R.C., était représenté par Sayed Muzzim Ali, conseiller politique à l'ambassade de son pays à Delhi. En présentant la délégation venue de Dacca, M. Ali a évoqué « la naissance douloureuse » de son pays lors des deux guerres d'indépendance de 1947 et de 1971, ainsi que « les migrations de masse, les souffrances indicibles de la population et les innombrables actes de violence que cela avait entraînés. »

« Le peuple du Bangladesh a eu plus que sa part, a-t-il ajouté. Il est grandement temps d'engager un combat commun contre les ennemis de tous que sont la misère, la faim, l'analphabétisme et la malnutrition. Nos peuples d'Asie du sud sont déterminés à ne plus vivre sous l'emprise de leur passé, mais à se forger un nouvel avenir. »

Pardonner sinon oublier

Durant les six journées que nous avons passées à Panghani, la réalité de ces souffrances était constamment présentes à tous les esprits. Quelques-uns des Bengalais avaient combattu durant la guerre de 1971 – une guerre qui s'était soldée par des milliers de morts – ou y avaient perdu des proches. Naturellement, il leur était pénible de se retrouver face à ceux qui étaient venus du Pakistan. Pendant plusieurs jours, ils ne s'adressèrent pas la parole. Mais le message de pardon et de réconciliation qui se dégageait de la plupart des interventions contribua à déclencher un processus de guérison.

Un des Pakistanais, consultant en développement international, demanda aux Bengalais de pardonner « ce qui s'était produit durant ces moments de folie », même s'ils n'arrivaient pas à l'oublier. Une autre personne de la même délégation leur adressa une demande similaire.

« Merci, devait leur répondre Mme Selina Hossein, écrivain de Dacca. J'ai

connu dans ma vie ma part de souffrances mais, à partir de maintenant, je vais tout pardonner – et tout oublier. J'ai fait ici une expérience capitale. Je vais désormais me mettre à l'écoute de la « voix intérieure ». C'est en allant de porte en porte que nous guérirons les blessures. »

Par ailleurs, un grave problème oppose également les Bengalais aux Indiens : l'afflux d'immigrants clandestins du Bangladesh dans les Etats du nord-est de l'Inde⁽¹⁾. Ce phénomène a causé à plusieurs reprises des incidents extrêmement graves et violents en Inde.

Les Bengalais venus à *Asia Plateau* y avaient été invités par un groupe composé d'une chrétienne, ancien député représentant une ethnie minoritaire dans le nord-est de l'Inde (les Nagas), d'une femme sikh, Mme Sahney, et d'une hindoue, Sushobha Barve. Celles-ci s'étaient également rendues à Sri Lanka.

Serment

Mme Sahney confia aux participants que la plupart des Sikhs se refusaient à justifier l'assassinat d'Indira Gandhi, malgré ce qu'ils avaient ressenti lors de l'attaque du Temple d'Or. « Les jeunes qui ont commis ce meurtre, a-t-elle précisé, l'ont fait en violation de leur religion, qui nous interdit d'attaquer une personne désarmée, à plus forte raison une femme. Ils avaient aussi violé le serment qu'ils avaient prêté de la protéger. Malgré cela, a-t-elle conclu, et malgré tout ce que nous avons fait pour l'Inde, le Sikhisme est maintenant assimilé au terrorisme. »

Mme Sahney a ajouté que sa dureté intérieure avait fondu lorsqu'elle avait constaté que sa compagne hindoue, Sushobha, ne justifiait pas les actes de représailles hindous contre les Sikhs après la mort du premier ministre, mais qu'elle en prenait sur elle la responsabilité. « Moi qui suis mère et grand-mère, dit-elle en conclusion, je vous dis le cri de mon cœur : unissons-nous, travaillons pour la paix, l'harmonie et le progrès, pour que nos enfants n'héritent pas de nous la haine et la rancœur. »

Entre Sri Lankais

De Sri Lanka étaient venues six personnes, y compris un partisan de la cause

tamoule vivant en dehors de son pays. Lors des réunions, la présentation des « faits » sur les divisions de l'île fut faite avec beaucoup de franchise – mais dans un climat de tension à peine voilée.

Puis une Cinghalaise s'excusa pour les excès commis par sa communauté et dit sa détermination à poursuivre le dialogue et à organiser des séminaires rassemblant des Sri Lankais de toutes origines. Une religieuse catholique, enseignante, confessa qu'elle et beaucoup d'autres avaient « semé la haine pour récolter maintenant la violence. » « Nous devons apprendre à écouter les jeunes Tamouls et comprendre leurs besoins, leurs souffrances, leurs privations », conclut-elle.

Enfin une Cinghalaise issue d'une famille éminente, qui avait eu un entretien personnel avec l'activiste tamoul, promit de l'aider à retourner un jour « dans son pays qu'il aime tant. »

Nous avons vu ainsi se dérouler sous nos yeux un vaste panorama d'expériences et de convictions étonnantes. Ainsi de ces deux Harijans (anciens intouchables) de Delhi : des hommes sans haine, travaillant pour la dignité et l'unité de leur communauté. Ainsi les deux avocats du Cachemire, qui étaient déjà venus à Panchgani six ans auparavant, repartirent cette fois-ci décidés à parler à la télévision « du changement et des valeurs morales absolues qui, avec

l'aide de Dieu, avaient été depuis la base de leur vie. »

Un Australien a dit son besoin de repentance pour la destruction du peuple aborigène ; des Britanniques ont pris douloureusement conscience des maux causés par le colonialisme ; des Japonais, se rappelant l'occupation de la Corée par leur pays, dirent leur intention d'apprendre la langue coréenne afin d'être en mesure de guérir une division là aussi ancestrale.

Fil conducteur

Il y avait également quelque trente jeunes, travaillant dur pour prendre soin des deux-cent cinquante participants à la rencontre. Ils avaient, eux aussi, des convictions à partager, tel cet étudiant, « propriétaire » d'environ mille livres de bibliothèque qui s'étaient « accumulés » chez lui depuis 1977 et qu'il était en train de rendre ou de rembourser.

Fil conducteur de tous ces échanges – y compris ceux portant sur le développement et sur les institutions – : surmonter les divisions, transformer la nature humaine, ce facteur sans lequel, selon le ministre des Affaires étrangères du Bhoutan, le S.A.A.R.C. n'atteindrait jamais ses nobles objectifs.

MICHAEL BROWN

LE TÉMOIGNAGE DE DEUX INTOUCHABLES RANJIT SINGH

« Quand le mahatma Gandhi est venu à la Nouvelle-Delhi, il a habité dans un quartier de Harijans (ceux qu'on appelait les « Intouchables »). C'est celui où j'habite. Depuis, beaucoup de responsables politiques et des chefs religieux sont venus sur ces lieux, même de l'étranger. Beaucoup ont essayé de changer nos conditions de vie. Les gens du Réarmement moral sont les premiers qui nous ont donné l'idée d'écouter notre

voix intérieure. Ils nous ont aussi donné une vision, non seulement de ce que nous pourrions faire pour nous-mêmes, mais pour la société entière et pour notre pays.

Nous haïssions les Hindous qui nous avaient exploités. Mais quand nous avons vu réunis des gens de races et de pays différents, nous avons trouvé un espoir nouveau et compris que nous

(1) Voir *Changer* N° 184

pouvions faire ensemble quelque chose pour le monde dans lequel nous sommes. Certains d'entre nous ont pris des décisions pour vivre différemment et en ont fait part aux autres.

Décision

J'ai deux enfants. Ils ont beaucoup souffert par ma faute. Je buvais. Je battais ma femme. Les gosses ne recevaient pas assez à manger. Parfois, le soir, ils allaient se coucher affamés. A cause de mon comportement, j'ai perdu des amis. Des parents m'ont aussi renié. Seul mon père, qui s'adonnait également à l'alcool, avait trouvé en moi un compagnon de beuverie. Un jour, j'ai décidé que j'allais prendre au sérieux les critères d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour absolus.

« Je travaille comme coursier à la perception des impôts fonciers de Delhi. Je transporte les dossiers du bureau de mon patron aux différents services. Il y a une cinquantaine de chefs de service. Je me faisais environ vingt roupies de « pourboire » par jour. En y réfléchissant, je me suis dit que j'étais sur une mauvaise pente et que ce n'était pas conforme à l'honnêteté absolue. Dans de telles conditions, Dieu ne pouvait pas

m'utiliser pour aider d'autres à changer. Je décidai de ne plus me laisser corrompre. Un jour j'en parlai à mon patron. Il me fit asseoir, me scruta sans rien dire pendant de longs instants puis me félicita. « Mais n'en parlez à personne, dit-il. Notre section a déjà une mauvaise réputation et cela l'aggraverait. » J'avertis de ma décision les chefs de service qui me soudoyaient. « Pourquoi refuser ? Si tu trouves que ce n'est

pas assez, nous te donnerons plus. » Mais j'avais fermement décidé de ne plus accepter cet argent.

« J'en parlai à ma femme : je ne lui rapporterais désormais que de l'argent honnêtement gagné et il lui faudrait tenir le ménage avec cela. Elle pleura d'émotion devant mon changement d'attitude. Maintenant elle et moi aidons sur cette voie d'autres familles du voisinage. »

BABULAL

« Quand Rajmohan Gandhi a amené la première équipe du Réarmement moral à Delhi, il y a eu beaucoup de témoignages personnels. Mon ami Ranjit a commencé à écouter sa voix intérieure. Puis il voulut nous persuader tous d'en faire autant. Il ne m'a pas lâché jusqu'à ce que j'en fasse l'expérience moi-même.

« Comme il me poursuivait avec son idée, je me suis dit : pourquoi ne pas essayer après tout ? A ma surprise, une pensée très claire jaillit à mon esprit. J'avais beaucoup d'amis mais j'étais tout le temps en train de malmené quelqu'un ou de me bagarrer. A la longue, je m'étais fait des ennemis. Quand on me voit, je n'ai pas l'air costaud mais généralement je l'emportais. J'ai donc pensé : va t'excuser et demander pardon à tous ces gens que tu as brutalisés. L'idée m'a fait profondément réagir. Je l'ai partagée avec Ranjit, ainsi que mes réticences. Il m'a simplement dit d'aller de l'avant. Comme si c'était facile ! Toutes sortes de peurs traversaient mon

esprit : si je m'excusais, que m'arriverait-il ? Et si mes ennemis s'attaquaient à moi ? Mais je me trompais. Non seulement je fus pardonné mais chaleureusement accueilli. On but du thé, on parla ensemble et d'anciens adversaires sont devenus mes meilleurs amis. Cette expérience a renforcé ma foi en Dieu.

« J'appartiens à une communauté qui a terriblement souffert. Nous n'avions pas le droit de nous montrer sur la route : il fallait nettoyer les lieux avant le lever du soleil. Nous ne pouvions pas puiser de l'eau aux mêmes puits que les autres. Vous imaginez la colère accumulée en nous. Tant de cruauté n'existe plus aujourd'hui. Pourtant la tentation de se venger peut surgir. Mais à quoi bon traiter les autres comme ils nous ont traités ? C'est contraire à la volonté de Dieu. Il a créé le monde et nous devons vivre selon sa volonté, en apprenant à aimer ceux qui nous ont fait souffrir. »

Babulal est le président d'une importante organisation d'Harijans à Delhi.

RECONCILIATION AU VILLAGE

Il a fallu du temps, mais aujourd'hui enfin on comprend que le développement rural n'est pas qu'une affaire d'argent ou même de technique. Il est un moment au cours du processus de développement où la nature humaine, elle aussi, doit être « développée ». Shailendra Mahalu est un de ceux qui en ont

fait l'expérience. Membre d'une tribu *adivasi* (les arborigènes de l'Inde), Shailendra travaille actuellement au développement rural.

Villageois indiens

SUITE PAGE 12

« Combien j'aimerais pouvoir dire comme vous que j'entends la voix de Dieu et qu'elle m'indique ce que je dois faire ! » Cette exclamation d'un professeur néerlandais qui a récemment accueilli un ami anglais et moi-même m'a fait saisir à quel point le désir de pouvoir discerner la volonté divine, latent chez beaucoup de chrétiens, est cependant si souvent frustré. Elle m'a aidé également à me poser la question suivante de façon aussi réaliste que possible : « A quels moments de ma vie puis-je dire que Dieu m'a parlé ou qu'il m'a signifié sa volonté ? »

Mon ami et moi-même avons simplement fait part à nos hôtes, dans le flot de la conversation, de quelques expériences personnelles dans ce domaine. Pouvais-je affirmer, en ce qui me concerne, qu'à ces occasions Dieu m'avait réellement parlé ?

Comme beaucoup de chrétiens, en particulier ceux qui ont été exposés à l'influence de Frank Buchman, je m'efforce jour après jour de réserver un moment conséquent, au réveil, pour m'ouvrir dans le silence à ce que Dieu – employons plus modestement l'expression : ma voix intérieure – pourrait vouloir me dire pour le déroulement de ma journée, sur ma vie en général, mes relations avec autrui ou encore, rétrospectivement, sur ce que j'ai vécu le jour précédent.

Cette pratique quotidienne m'apporte une perspective plus large, me permet d'aborder les aléas de la vie avec plus de sérénité. Parfois aussi ces instants m'aident à appréhender des nécessités que j'avais oubliées ou qui ne m'avaient pas effleuré jusque-là : un ami à voir, quelqu'un qui a besoin de mes prières, une lettre à écrire, une démarche à entreprendre...

Au regard des récits que nous trouvons page après page dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, ce contact avec ce qui devrait être une force permanente dans ma vie me paraît souvent bien pauvre.

Des injonctions divines qui jalonnent les Ecritures, je ne rappellerai ici que les plus évidentes, à commencer par les dialogues particulièrement explicites que Dieu entretenait avec Adam, Eve et Caïn. Puis Noé, qui reçut les ordres les plus précis, allant jusqu'aux dimensions exactes de l'arche à construire. La liste est longue et la nature des conversations qui s'instaurent entre Dieu et son peuple s'avère des plus concrètes : « Le Seigneur dit à Abraham... Le Seigneur se tenait devant lui (dans un rêve) et lui disait... Dieu rétorqua à Moïse... Pour la troisième fois, le Seigneur appela : « Samuel ! »... L'Esprit du Seigneur fondit sur David... Le Seigneur ajouta cet autre message... Il donna l'ordre à Jérémie... Le Seigneur interpella Job... » Dans l'Ancien Testament, le mot *esprit* (*ruah* en hébreu, *pneuma* en grec) signifiant souffle, air, vent, âme, apparaît 378 fois !

Directives

L'ange qui, dans ces textes, sert parfois d'intermédiaire entre Dieu et son peuple devient très actif dans le Nouveau Testament. D'autre part, l'expression *Saint-Esprit* fait irruption dans la bible avec la venue de Jésus : « Un ange du Seigneur apparut à Zacharie... à Joseph dans un rêve... L'ange entra chez Marie et lui dit... L'Esprit de Dieu conduisit Jésus dans le désert... Le Saint-Esprit dit à Philippe... Corneille eut une vision : il vit clairement un ange de Dieu entrer chez lui et lui dire... Le Saint-Esprit les empêcha d'annoncer la parole de Dieu dans la province d'Asie... »

DIEU NOUS

par Jean-J

Ce foisonnement de directives, de recommandations ou de mises en garde a-t-il cessé de se faire entendre à notre époque ? On me dira que les récits de la bible couvrent une longue période tout en ne concernant, en dernière analyse, que quelques dizaines de prophètes et de messagers. Rares sont les figures de passage, comme le centurion Corneille, qui ont trouvé la grâce d'être mentionnées dans ces chroniques pour avoir reçu des messages particuliers. Est-ce à dire qu'il n'y a aucun espoir pour nous autres simples quidams ?

Un verset de Samuel nous dit : « En ce temps-là, il était rare que le Seigneur parle directement à un homme ou lui accorde une vision... » Les biographes du XI^e siècle avant Jésus-Christ avaient-ils ainsi la même impression que nos contemporains ? Dieu cesse-t-il parfois de parler ?

Interpellations

Ces considérations pourraient ouvrir tout un débat théologique, ce que nous ne saurions entamer ici. En simplifiant quelque peu, on pourrait dire que l'action de l'Esprit, telle qu'elle est décrite dans la bible, est de l'ordre de la Révélation, constituant une entité bien distincte et se rapportant à l'institution progressive de l'Eglise.

Le souffle de Dieu dans nos vies personnelles est d'un ordre légèrement différent. C'est un phénomène sur lequel la Réforme a bien sûr mis l'accent, mais aussi Vatican II, qui précisait que l'Eglise ne se construisait pas seulement par la voie des moyens institués mais aussi par l'infinie variété des dons que chaque personne « a le droit et le devoir d'exercer dans l'Eglise et dans le monde, pour le bien des hommes et l'édification de l'Eglise, dans la liberté du Saint-Esprit, qui souffle où il veut... »⁽¹⁾.

En rappelant ces évolutions, nous devons cependant nous méfier de la tendance à attribuer à Dieu ce qui est souvent simple affaire d'intuition. Il y a eu dans ce domaine tant d'abus et tant d'actes de folie collective perpétrés par des individus qui, se prétendant inspirés, ont cru pouvoir se passer des conseils de sagesse de leurs proches ou de l'Eglise. Le Père Congar a raison de rappeler : « En deça d'une vision immédiate de Dieu sans concept créé, il n'existe pas de perception de Dieu et de son action qui ne passe par nos propres ressources mentales et ne soit mêlée à celles-ci. »⁽²⁾ Saint Augustin était sage qui, parlant de son

PARLE-T-IL ?

Jacques Odier

inspirateur, se demandait : « Était-ce moi-même ? Était-ce un autre ? Était-il hors de moi ou en moi ? Je l'ignore... »

N'avons-nous pas, les uns et les autres, ressenti à certains moments, dans notre for intérieur, des interpellations qui pouvaient prendre parfois une forme très concrète, comme si des mots, des phrases, retentissaient à notre esprit ?

Je me rappelle comme si c'était hier cette illumination, aussi soudaine qu'inattendue, qui m'avait saisi à vingt-et-un ans, comme si quelqu'un me disait : « Ton père t'a beaucoup manqué. » En quelques instants, le film de mon adolescence avait défilé dans mon esprit, éclairant le lien de cause à effet entre la mort de mon père – lorsque j'avais neuf ans – et la timidité, le complexe d'infériorité qui m'avaient, pendant des années, isolé des autres. Il est étonnant de constater à quel point une intuition profonde peut, d'un seul coup, remplir un vide et changer le cours d'une vie.

Je me rappelle aussi un autre de ces instants privilégiés. Après des mois de désespérance sur moi-même, alors même que tout en moi se raidissait contre ce que Dieu pouvait me demander, j'ai perçu, avec la plus grande netteté, cet éclaircissement : « Je t'ai appelé non parce que tu es capable de vivre ce que j'attends de toi, mais bien parce que tu en es incapable par toi-même. » Là aussi, les morceaux du puzzle reprenaient leur place ; je pouvais repartir à neuf.

Attente

Si ce sont parfois des flashes distincts qui s'imposent à notre esprit, nous pouvons ressentir également l'action de l'Esprit par des sortes de certitudes intérieures. Comme si l'agitation cessait en nous pour faire place à une tranquille assurance, ou à un sentiment de joie indéfinissable. Dans son livre *Sagesse d'un pauvre*⁽¹⁾, Eloi Leclerc écrit : « Ce qui nous aide à voir où est l'inspiration et où est l'illusion : la paix de l'âme. »

(1) Il faut signaler, parmi les penseurs catholiques, Alphonse Gratry, prêtre de l'Oratoire au XIX^e siècle. Dans un recueil intitulé *Les Sources*, il a insisté sur le fait que « Dieu parle sans cesse, comme le soleil éclaire toujours » et sur l'importance pour tout homme de l'écoute du « maître intérieur ».

(2) *Je crois en l'Esprit Saint*, Cerf 1979.

Bien sûr, l'homme pressé, impatient, figé dans le souci de son image, peut ne pas reconnaître ces moments-là. Imaginons ce que pourraient être nos itinéraires personnels si nous savions accueillir ces certitudes, même s'il faut parfois savoir attendre.

Que de séparations et de divorces seraient évités si nous faisons davantage confiance, à l'âge des premiers amours, à ces certitudes intérieures plutôt qu'à nos seuls sentiments ou à nos instincts !

Que faut-il donc dans le déroulement de nos existences pour que de telles convictions s'imposent ainsi à notre être intime ?

Écoutons Simone Weil qui, agnostique, a reçu à plusieurs reprises ces certitudes intérieures, dont une fois à l'abbaye de Solesmes, où elle dit que le Christ lui-même était descendu et l'avait prise. « Les biens les plus précieux, écrit-elle, ne doivent pas être cherchés, mais attendus. » Et elle poursuit : « Nous sommes comme des plantes qui auraient pour unique choix de s'exposer ou non à la lumière. » Il ne s'agit pas d'une attente passive, mais d'une attention fidèle et vigilante, « quelque chose de plus intense que toute recherche. »⁽⁴⁾

Obéissance

La seconde disposition est une attitude de remise de tout notre être à Dieu. Souvent nous souhaiterions récolter les fruits sans avoir à planter l'arbre, c'est-à-dire à recevoir l'inspiration divine alors que notre cœur est ailleurs. Parlant de l'oraison, André Sève dit très justement : « Le premier test de notre sérieux, c'est la netteté de notre rupture avec ce que nous faisons juste avant. » Et il ajoute que tout dépend de la « fermeté paisible » avec laquelle nous décidons de consacrer du temps à Dieu⁽⁵⁾.

Les certitudes intérieures, pour se manifester, demandent aussi un cœur simple. Elles ne sont pas de l'ordre de la connaissance, mais de l'expérience. Elles sont accessibles à l'homme le moins instruit. Les témoignages que ce numéro de *Changer* donne par ailleurs d'un intouchable et d'un représentant d'une tribu primitive de l'Inde corroborent ce dont j'ai été le témoin lors de nos différents séjours dans ce pays. J'ai eu maintes fois l'occasion de constater la perception extraordinaire que les Indiens les plus modestes, pour ne pas dire les plus misérables, avaient de leur voix intérieure. De quoi faire honte au chrétien que je pensais être !

Ce détour par l'Orient non chrétien nous permet d'élargir notre propos et de revenir à notre évocation du centurion Corneille. Si « l'Esprit souffle où il veut », cela veut dire – même si nous paraissions contredire ce que nous avons écrit plus haut – que tout homme, quel que soit son bagage philosophique ou religieux, est susceptible d'entendre la voix qui parle en son cœur. Qu'il identifie son auteur n'a sans doute pas autant d'importance que sa promptitude à agir selon ce qu'il perçoit. Un jour viendra peut-être où, d'obéissance en obéissance, il pourra dire : « Dieu m'a parlé » et où il se mettra de lui-même en Sa présence.

JEAN-JACQUES ODIER

(3) Éditions franciscaines.

(4) *Attente de Dieu*, Fayard.

(5) *Trente minutes pour Dieu*, Centurion.

OUGANDA LE LENT CHEMIN DE LA RECONSTRUCTION

A propos de ce pays de l'est africain qui n'a pas connu la stabilité politique depuis des années, où l'Etat n'a longtemps servi que la minorité qui jouait son jeu, où l'on annonçait récemment que soixante-dix personnes étaient mortes du choléra dans la capitale même, le monde s'interroge sur les chances que Yoweri Museveni, arrivé au pouvoir il y a un an, a de réussir la reconstruction nécessaire. Nous avons demandé à un ami de retour de Kampala les impressions qu'il a relevées lors de son récent séjour.

CHANGER : Quelle atmosphère avez-vous trouvée à votre arrivée ?

— Cela faisait six ans que je n'étais pas revenu. De l'aéroport jusqu'au village, j'ai trouvé un accueil étonnamment chaleureux. Dans le passé, on se méfiait de celui qui venait de l'étranger. Aujourd'hui, après toutes les épreuves que notre pays a subies, on se souvient de la qualité de vie sous la colonisation : l'ordre social régnait, on était protégé, on avait des médicaments. Aujourd'hui on associe à ce passé celui qui revient d'Europe.

Après tout ce qu'on entend sur la vie en Ouganda, j'ai trouvé une honnêteté à laquelle je ne m'attendais pas. On ne m'a pas volé mes bagages. Les militaires des deux contrôles que nous avons eus sur la route de l'aéroport se sont montrés très courtois, bien que notre voiture fût chargée au-delà de sa capacité. Je crois que la malhonnêteté se trouve concentrée à un plus haut niveau.

Nous sommes arrivés à Kampala à la nuit tombée. Il y avait beaucoup d'animation dans les rues. Un obser-

vateur européen m'a confirmé qu'il y a un an on s'enfermait chez soi dès 17 heures pour n'en ressortir qu'après 8 heures le lendemain matin. Tout le monde avait peur. Maintenant, on n'hésite pas à aller au théâtre jusqu'à minuit.

J'ai bien sûr aussi été frappé par la pauvreté de beaucoup de gens, dont certains n'ont pas de vêtements corrects à mettre. J'ai vu des enfants de deux à cinq ans, maigres, sales et négligés traîner dans la boue. Cela m'a fait mal. Je me suis demandé ce que faisaient leurs parents. Une grande inconscience demeure dans les esprits.

— Y a-t-il assez à manger, aujourd'hui en Ouganda ?

— Il y a beaucoup à manger, grâce au climat favorable. Ce qui pose problème, c'est le prix des denrées dans les villes. La situation est rendue difficile par le fait qu'on raisonne en fonction du dollar américain qui, en Ouganda, a un pouvoir magique. Cela bouleverse l'économie intérieure. Quand j'étais jeune, le dollar valait sept shillings ougandais. Aujourd'hui, il vaut 1 400 shillings au taux officiel et atteint 10 000 shillings au marché noir. A Kampala, un fonctionnaire moyen gagne 50 000 shillings par mois, officiellement l'équivalent de 36 dollars. La même somme échangée au marché parallèle permettrait tout juste d'acheter trois croque-monsieur à Paris.

— On imagine ce que doit coûter à l'Etat l'achat des voitures officielles, le salaire des diplomates en poste à l'étranger, l'entretien des ambassades !

— Nous avons un ministre, M. Chango Macho, chargé des ressources minières, qui est très conscient de cette question. Son prédécesseur avait



Une vue aérienne de Kampala.

commandé une grosse Mercedes qui n'est arrivée qu'après le changement de régime. Notre ministre actuel n'en a pas voulu. « J'aurais honte de monter dans cette chose-là, a-t-il dit. On s'est battu pour les pauvres ; ce serait les trahir que d'accepter maintenant ces objets de prestige. »

Il ne boit pas non plus de bière importée mais préfère consommer les boissons locales. On raconte qu'une chambre lui a été réservée, lors d'un séjour en Europe, dans un hôtel quatre étoiles à 900 F. la nuit. Il s'est montré un peu surpris à son arrivée, affirmant n'avoir même pas de lit chez lui, et, le lendemain, tout ministre qu'il était, il s'est installé dans un hôtel plus modeste sans informer qui que ce soit. Je souhaiterais que bien d'autres ministres adoptent son attitude.

– **Revenons, si vous le voulez bien, au coût des denrées alimentaires à Kampala.**

– Les spéculateurs ont aussi profité de la situation. Quand Yoweri Museveni a pris le pouvoir en janvier 1986, il y avait pénurie de sucre. Autorisation a été donnée d'en importer, mais les hommes d'affaires ont fait des stocks qu'ils n'écoulaient que goutte-à-goutte. Le ministre du commerce a été mis en prison pour corruption et un système de distribution directe a été mis en place par le gouvernement, les responsables des comités de village venant chercher leur quote-part.

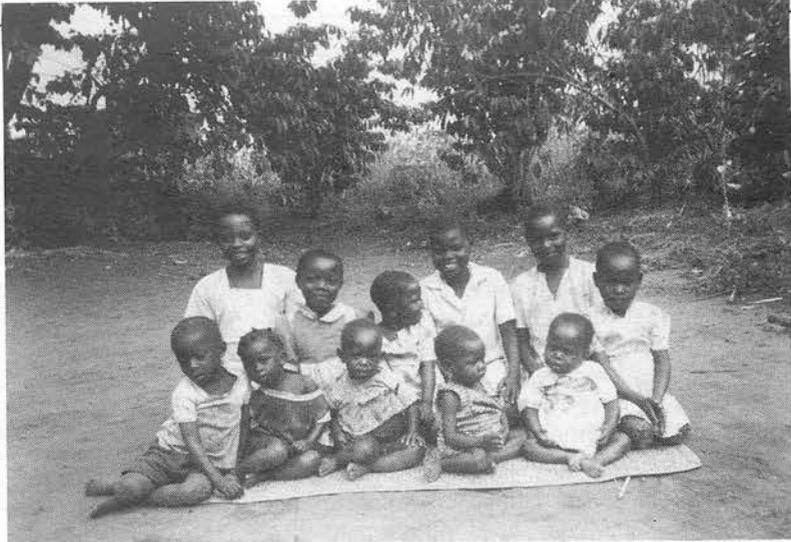
– **Qu'est-ce qu'un comité de village ?**

– Elu par la population, il est chapeauté par des comités de district, eux-mêmes chapeautés par d'autres comités régionaux. S'il y a un problème de délinquance ou autre qui se pose, on peut s'adresser au comité de village. Il est aussi chargé de surveiller les allées et venues. Dans le passé, on cachait les suspects et cela créait des problèmes. Maintenant, on doit annoncer à l'avance les visiteurs que l'on attend. Mon arrivée chez mes parents n'était pas annoncée, bien sûr, car il n'y a pas de téléphone. Il y avait beaucoup de monde chez nous le soir de mon arrivée, y compris le responsable du comité. On a fait la fête jusqu'à deux heures du matin. Il n'y avait pas de méfiance dans l'air. On pense que la souffrance appartient au passé.

– **Que dire des combats qui se poursuivent dans le nord du pays ?**

– Je regrette beaucoup qu'il y ait encore cette espèce de rébellion dans le

Dans les villages, on ne souffre pas de la faim.



nord. Ceux qui continuent de se battre ainsi tuaient des innocents quand ils étaient au pouvoir et ils n'acceptent pas d'avoir perdu leur place.

Je vois le combat que nous menons comme celui qui se mène entre le vice et la vertu. On n'extirpe pas le vice si facilement. Il faudra du temps.

– **On dit que l'armée, bien que plus disciplinée que celle des régimes précédents, porte encore atteinte aux droits de l'homme. Qu'en est-il ?**

– L'armée est disciplinée. Bien sûr, les soldats ne sont pas des anges, et il y a des cas isolés d'indiscipline, qui font l'objet de sanctions. Mais je pense que notre armée est comparable à toute armée en guerre.

– **Les très jeunes soldats remarquables y a un an au sein de cette armée y sont-ils toujours ?**

– Oui. En Europe on a du mal à comprendre qu'ils sont orphelins, leurs parents ayant été massacrés. Museveni les a intégrés dans son armée. Ils ont mûri avant l'âge par les épreuves qu'ils ont traversées, ils ne prennent pas leur fusil pour des jouets. Ils sont encadrés par les plus grands. Ils boivent du coca ou du fanta quand leurs aînés préfèrent la bière. J'en ai rencontré quelques-uns. Beaucoup d'entre eux considèrent Museveni comme un grand frère.

– **Que pensez-vous de Yoweri Museveni et que dit-on de lui, un an après son arrivée au pouvoir ?**

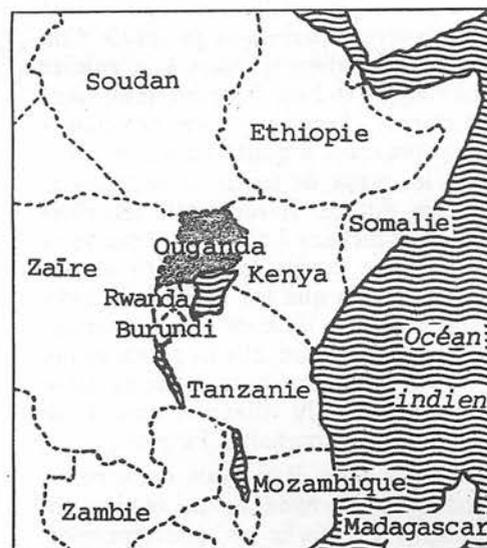
– A chaque changement de régime, on espère que le nouveau venu vous soulagera de vos souffrances. Un an après son accession au pouvoir, il continue à donner espoir. On le dit modeste, prêt à converser avec les plus humbles. Il parle franchement et refuse le protocole exagéré. Il n'aime pas être flatté, ce qui ne plaît pas aux politiciens. Il ne

boit pas d'alcool et n'aime pas qu'on en boive autour de lui.

– **On a parlé des liens de Museveni avec Khadafi et avec la famille de pensée marxiste. Où le situez-vous ?**

– Je ne le crois pas lié à une appartenance idéologique particulière. Il prend l'aide qu'il trouve. Pendant la guerre civile, l'Occident faisait semblant de ne pas le voir ; la France a fini par couper l'aide qu'elle accordait au gouvernement précédent mais ne donnait pas pour autant d'armes à Museveni. Khadafi, tout agité qu'il est, en donnait, lui. Aujourd'hui, il est un ami un peu encombrant, mais vous ne devriez pas lui accorder trop d'importance. N'entrez pas dans son jeu qui consiste à vous irriter pour voir comment vous réagirez.

Museveni va partout où il peut trouver de l'aide : Grande-Bretagne, France, URSS, Chine, USA, Italie, pays arabes puisque nous avons des musulmans chez nous. C'est la raison de sa présence au récent congrès islamique au Koweït.



– Comment évaluez-vous ce qu'il a accompli dans le pays ?

– Au début, il a essayé de rassembler ceux qui s'étaient jusqu'alors combattus. Il a fait arrêter quelques ministres corrompus, ce qui a créé des remous car certains ne s'attachaient à lui que pour profiter de la situation. Mais il faut dire que la majorité des ministres des régimes précédents vivent en Ouganda, sauf les « ministres monstres » bien sûr. Cela témoigne de la confiance qui règne malgré tout.

Museveni et son équipe ont apporté l'idée nouvelle pour nous qu'on peut s'imposer sans mentir. C'est une condition préalable si l'on veut créer une société saine. Depuis des années, dans la classe dirigeante, on ment comme on respire ; l'amertume, la suspicion, la haine dominant et créent une ambiance invivable. C'est ce que nous essayons de changer.

– On parle d'enquêtes menées sur les crimes et méfaits commis ces dernières années. Que peut-on en attendre ?

– L'Etat n'existait que pour ceux qu'il favorisait, mais contre toute vertu. Ac-

Paysage ougandais.



PHOTOS : Archives : pp. 1, 4 & 6 ; Chansina : p. 13 ; Lasserre : p. 5 ; Ministère de l'Information, Kampala : pp. 10 à 12 ; Strong : p. 14.

tuellement on essaie de comprendre pourquoi et comment les choses se sont passées. L'enquête commence dans les ministères. Chacun peut venir dire ce qu'il a à dire. On laisse aussi la chance au « serpent » de répondre aux accusations qui lui sont faites. Ces enquêtes sont menées avec sérieux.

On peut en attendre la fierté et la confiance. Autrefois, on pouvait commettre le mal en toute impunité. Il n'y avait pas d'Etat pour protéger la

victime. Maintenant, si on agit correctement, on sera reconnu. Sinon, on sera sanctionné. Mais pour gagner, nous qui nous disons responsables, nous devons nous comporter différemment, travailler davantage, respecter chacun, ne pas irriter les faibles, ne pas prêcher la réconciliation sans la vivre, pardonner même quand on reçoit des mauvais coups.

Propos recueillis par
FREDERIC CHAVANNE

RECONCILIATION AU VILLAGE (fin)

Lorsqu'il était à l'école à Jamshedpur, Shailendra fut en butte aux préjugés : « En ville, les gens me maltraitèrent parce que je venais d'un village. Ils allèrent jusqu'à m'enlever ma tunique et à me faire courir en sous-vêtements. Depuis, je les détestais. » C'est pourquoi il quitta l'école et rejoignit les rangs de militants extrémistes de son village. Il réunissait les villageois, les incitant à commettre des actes de violence envers les Indiens établis sur les terres que les Adivasi revendiquaient comme les leurs. « Notre combat exigeait la violence, elle fit partie de ma vie. » Il s'aperçut pourtant que sa haine pollua la vie du village et celle de sa famille. Tout tournait à l'aigre.

« Au village, il y avait deux partis politiques, le mien et la section du Congrès I., proche du gouvernement.

Comme je combattais le chef de ce dernier parti, tout travail de développement fut interrompu chez nous. »

Lorsque Shailendra essaya d'écouter sa « voix intérieure », il comprit les problèmes que son amertume engendrait. « J'eus d'abord l'idée de faire des excuses au chef du parti adverse. Plus tard, j'ai demandé pardon à ma femme. »

Les armes déposées au temple

Shailendra et le chef local du Congrès, émus par ses excuses, s'adressèrent à tous les villageois réunis : s'étant demandé pardon mutuellement, ils promirent de travailler dorénavant ensemble au développement du village. Les agents techniques eurent vent de la chose et grâce à leur aide, plusieurs changements se produisirent : une école fut ouverte, dotée d'enseignants sérieux, ainsi qu'une fabrique de bougies, montée par de jeunes chômeurs.

De fil en aiguille, on en vint à tenir au village des réunions sous l'égide du Réarmement moral, afin que chacun apprenne à devenir artisan du changement des cœurs. Un des résultats fut que tout un groupe de jeunes bandits décida de changer : de nuit, ils allèrent déposer leurs armes au temple. Le changement de Shailendra rejaillit sur sa propre famille. Sa femme se réconcilia avec sa belle-mère et toutes deux se mirent à aider d'autres familles à résoudre leurs problèmes.

« Nous voulons édifier une Inde forte et unie. Pour cela, les changements doivent se produire dans ma famille et dans ceux qui m'entourent. C'est le but de toutes nos réunions. L'idée qui se dégage, c'est qu'il nous faut au village un centre rural de Réarmement moral. » Pour réaliser ce projet, Shailendra a fait don des trois hectares qu'il possède : techniques agricoles et méthodes de changement d'attitudes, nécessaires au développement, y seront expérimentées.

MIKE LOWE

LE RETOUR DU PÈRE

Evelyne Seydoux interroge Allette d'Ivernois, psychothérapeute et mère de famille

Changer : De nos jours, les rôles de père et de mère sont souvent mêlés, voire interchangeables. Pourquoi insister sur le père ?

Allette d'Ivernois : Dans notre société, c'est un lieu commun, le père est souvent absent.

Or, pour se construire, l'enfant a besoin d'une relation triangulaire : père, mère, enfant. Le triangle implique richesse et partage ; il est le cadre de référence et il est l'antichambre d'un groupe plus large.

Il faut rapprocher deux mots de même phonie : père et repère. L'enfant, pour se construire, pour se situer, a besoin de deux autres personnes aux rôles bien définis.

L'influence de ce cadre est si importante que je sens très vite quand quelqu'un a été élevé sans père ou dans une atmosphère à dominante féminine.

- Pouvez-vous donner des arguments en faveur du rôle du père ?

- C'est le père qui déclare l'enfant, qui le reconnaît. Autrefois, il lui donnait un nom de son propre chef. D'autres civilisations font ressortir plus clairement encore le rôle du père. Dans certaines sociétés, on met le nouveau-né sur les genoux du père. C'est vers ce père « nourricier » que, très vite, les enfants se tournent : son rôle est bien défini, il est le protecteur, il est « normatif », il fournit un code de principes.

Autre argument, scientifique cette fois : on a remarqué que, pendant la grossesse, lorsque le père est présent, sont libérées des hormones particulières qui favorisent la croissance et le développement de l'enfant.

D'autres expériences ont été faites qui confortent sûrement les « nouveaux pères » dans leur effort pour participer à l'éducation de l'enfant.

- Qu'appellez-vous nouveaux pères ?

- Aujourd'hui, non seulement les pères remplissent souvent par nécessité

les tâches autrefois réservées à la mère, mais ils sont plus naturels et prennent plaisir à s'occuper de leurs enfants.

Ce qui les a longtemps freinés, c'était le regard de la génération précédente, dans laquelle les rôles étaient plus délimités. Le père, considéré comme maladroit dans certaines tâches, devait avant tout gagner la vie du ménage. Ces stéréotypes n'ont pas entièrement disparu : nous portons en nous tout un héritage de traditions et d'habitudes quant au comportement dans la vie en famille. Quand elles surgissent, elles nous surprennent.

- L'un de ces stéréotypes est certainement celui selon lequel la femme est seule capable d'élever l'enfant.

- Ce rôle, bien des femmes s'y cramponnent. Tout en sachant qu'elles protègent cette place, elles trouvent vite des raisons pour se justifier. Lorsque je

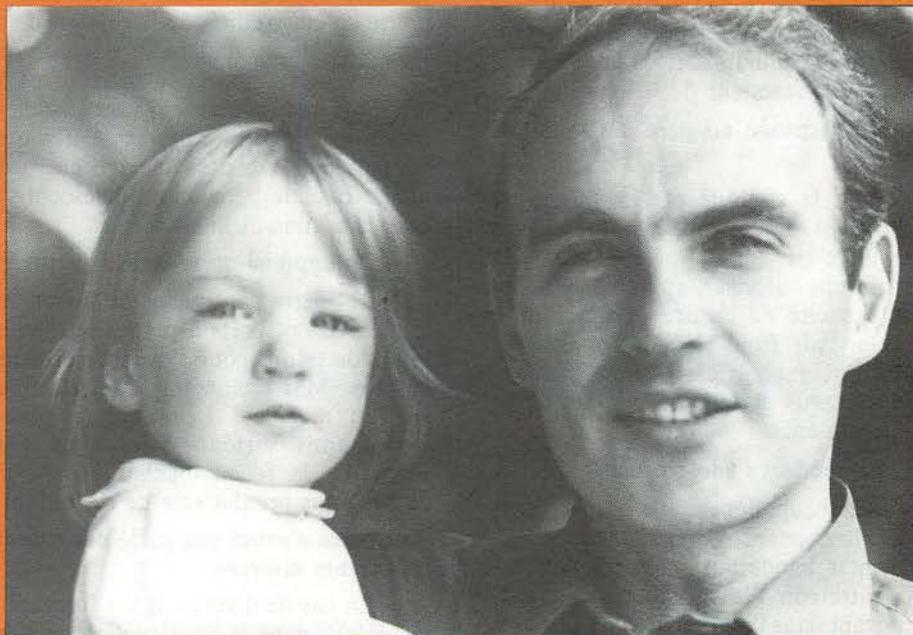
suis fatiguée, je sais que j'ai un mal fou à déléguer ou je n'y pense même pas. Je préfère faire les choses vite et garder l'exclusivité au lieu de demander de l'aide et de devoir tout expliquer.

La vraie question que je me pose alors est : « Leur père est-il capable de s'en tirer ? » La réponse est : *oui*. Il n'est pas moins capable que moi. Encore faut-il lui permettre de le prouver sans qu'il perçoive un doute dans ma voix ni qu'il sente que, s'il y avait de la casse, je penserais : « Je le savais bien. »

Mon métier exige parfois que je m'absente de chez moi pendant le week-end. Mon mari me dit qu'il ne saura pas quels vêtements mettre aux enfants, je lui réponds qu'il saura très bien et je pars en confiance. Car ce qui se « tricote » entre eux à ce moment-là est important. Bien plus que l'ordre dans lequel je trouverai l'appartement à mon retour ! Le père aura eu avec ses enfants une relation privilégiée, faite de contacts et d'intimité, dont ils ont besoin pour se développer.

- Il faut donc de nouvelles mères ?

- Oui. Certaines mères ont peur qu'en laissant faire le père, l'équilibre soit rompu, qu'il lui « enlève » les enfants. Le rôle de la femme est d'avoir la tendresse qui crée le groupe, au sein duquel la relation père-enfants se construira.



Le père n'est pas seulement un « mur ».
Il a aussi avec l'enfant un « contact privilégié, fait d'intimité ».

– **Doit-on encourager les pères ?**

– Ils ont une pudeur à exprimer leurs sentiments, à dire, par exemple, combien ils prennent plaisir à donner le biberon. Ils parlent plus facilement de leurs soucis, professionnels ou autres. Mais partageons-nous assez nos joies, nos moments heureux ? Savons-nous assez rire ensemble ?

Nous, les femmes, devons oser les premières exprimer certaines joies. Lorsque mon premier-né avait cinq mois, je sentis que ma vie s'était desséchée. Pourquoi ? Je n'osais pas me laisser aller à chanter ou à parler à mon enfant, par pudeur, mais surtout par peur du ridicule. Le soir même, j'ai décidé d'être pleinement heureuse de ma vie de mère et de le dire.

– **L'enfant grandit. Les pères n'ont pas que des enfants en bas âge... ?**

– Certains « papas-poules » sont à l'aise quand il s'agit de donner des câlins et de l'affection aux petits. Il faut pourtant qu'ils se différencient de la mère, qu'ils deviennent peu à peu le mur solide sur lequel l'enfant peut s'essayer, se construire. Il faut que les pères résistent, qu'ils disent non.

– **N'y a-t-il chez le père que ce côté « autorité » ?**

– Non. L'enfant a aussi besoin de quelqu'un à admirer. A l'école, il juge un copain sur la réponse à la question : « Que fait ton père ? » Il ne s'agit plus de *papa* (rôle affectif) mais de *mon père* (rôle admiratif). Ce n'est plus la tendresse et la chaleur, mais la compétence du père à l'extérieur de la famille.

– **Et l'attitude du père à l'égard de la mère ?**

– Pour la stabilité et l'harmonie du cadre dans lequel vit l'enfant, ce qui compte, c'est que le père, comme la mère, sache valoriser, apprécier telle ou telle capacité de l'autre parent. Faute de cela, l'air froid s'engouffre dans la vie du ménage. Cela touche l'enfant d'autant plus si le père revient d'une longue absence.

– **Et pendant l'adolescence ?**

– Beaucoup dépend des liens tissés depuis la naissance. Lorsque le père doit s'absenter longtemps, la mère doit savoir entretenir l'image du père, le garder vivant dans l'imagination de l'enfant, par exemple en lisant certaines lettres.

Vers quatorze ans, l'enfant est plus coupé de son père : ce dernier joue moins



« L'enfant a besoin d'une relation triangulaire : père, mère, enfant. »

avec lui, échange peu et pourtant, après une absence, le père se permet souvent de juger les actes de l'adolescent. D'où les réactions violentes ou le fossé qui se creuse entre eux.

Cette situation n'est pourtant pas irrémédiable. Qui, dans cette relation difficile, va changer, va accepter sa part d'erreur ? Si, par exemple, l'adolescent en arrive à la drogue, le père se dit : « C'est moi qui en suis responsable. » Certains pères ne veulent pas dépasser ce sentiment de culpabilité ; ils restent alors mal à l'aise, ce qui mine leur autorité. Le « mur » n'est plus solide. La démarche nécessaire est de reconnaître sa culpabilité, de la rejeter, d'accepter ce deuil, malgré la douleur qui l'accompagne. Pour une mère, c'est la certitude que l'amour existant entre son enfant et elle qui lui permet d'affronter ses colères et ses désavœux. Il en va de même pour le père d'un adolescent : il doit être aimé et aimable.

– **Où apprend-on le métier de père ?**

– Les pères sont pleins de bonne volonté. Ils sont prêts à prendre un trois-quart de temps pour s'occuper de leurs enfants. Mais comment faire, où trouver un modèle ? Leur propre père ? Leurs amis surtout. Mon mari s'est nourri de la façon touchante dont un de ses amis prenait soin de ses enfants.

– **Nous n'avons pas parlé des enfants de parents divorcés.**

– En cas de divorce, il y a forcément un défaut dans la construction de l'enfant car aucun parent ne peut jouer les deux rôles à la fois. D'où l'importance du droit de visite. L'enfant répartit les

rôles de lui-même, la séparation est nette. Le père qui va et vient avec une valise est destructeur.

Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est que soit constamment brandie la menace de séparation. Cela ébranle la confiance.

– **Il y a bien sûr d'autres facteurs que le divorce qui causent l'absence du père.**

– Les enfants qui n'ont pas pu vivre assez aux côtés de leur père sont souvent timides. Ils n'ont pu s'exercer sur ce « mur » et ils ont peur de n'être pas reconnus.

J'ai souvent remarqué que les enfants privés de père cherchent à le remplacer. Ils y parviennent presque toujours. Un jour j'ai vu entrer dans mon bureau un jeune homme dont je savais qu'il avait perdu son père très tôt. Je sentis pourtant qu'il avait un équilibre. Il me raconta qu'il avait fait la connaissance du maréchal-ferrant de son village. Très vite, il passa auprès de lui toutes ses heures de loisirs, bien qu'il ait dû à chaque fois traverser tout le village. Il admirait l'artisan au travail et un échange put s'établir entre cet homme et lui, plus sain et franc que si cela avait été dû aux seuls « atomes crochus ». Cet homme lui avait servi de père.

A notre époque, l'éloignement forcé du père empêche la tendresse d'être intégrée à la relation père-enfant. C'est un côté négatif de notre société. Avec les nouveaux pères, j'ai bon espoir qu'on va retrouver l'équilibre.

Propos recueillis
par EVELYNE SEYDOUX

« LES VISIONNAIRES »

Philippe Lobstein analyse l'essai d'Olivier Clément sur le dépassement du nihilisme

« Païen méditerranéen », de famille d'instituteurs socialistes et athées, agrégé d'histoire, converti au christianisme sous l'influence d'un grand penseur russe de l'émigration, baptisé à trente ans dans l'église orthodoxe, Olivier Clément est devenu un des penseurs les plus pénétrants du monde moderne.

Dans son dernier livre, *Les Visionnaires*, il tente de répondre à la question : « Comment assumer et retourner, par un christianisme renouvelé, le nihilisme, le cynisme, plus simplement la grande lassitude où nous nous trouvons aujourd'hui ? »

Pour Olivier Clément, le nihilisme s'appelle drogue, sexe, hédonisme dans les sociétés de consommation ; il s'appelle violence, totalitarisme, terrorisme, dans les sociétés de pénurie. « Le néant est devenu l'horizon de notre culture dont il exaspère les passions mourantes. »

Le point culminant de l'évolution nihiliste, qui a de profondes racines, c'est la « tragédie de Lénine » telle que l'évoque Olivier Clément après avoir lu Soljénitsyne (*Lénine à Zurich*). Lénine, le parti unique, l'athéocratie, les procès truqués intentés aux autres partis révolutionnaires et aux responsables de l'Église. L'énergie fanatiquement mise au service de la Cause, seul critère éthique. « La rationalité passionnelle de l'idéologie, imperméable à toute transcendance, a livré la Russie aux forces de la nuit, écrit Olivier Clément. Les messianismes de l'histoire ont nécessairement conduit au vide. Les tentations de réduire l'homme ont abouti aux guerres totales, aux régimes totalitaires, à l'écrasement d'une partie du tiers-monde. »

Droits de l'homme, droits de Dieu

A l'opposé de l'action violente, totalitaire de Lénine, la *Satyagraha*,

l'étreinte indéfectible de la vérité, l'arme révolutionnaire de Gandhi. Vérité qui n'est pas celle des idéologues, « mais celle des êtres dans leur dignité, qui veut le respect et se révèle à l'amour désintéressé. » Éthique sociale fondée sur la conscience enracinée en Dieu. Ascèse personnelle, maîtrise et métamorphose des passions par la pureté, le recueillement silencieux, l'écoute de la petite voix intérieure, le jeûne qui est, selon Gandhi, « la prière la plus pure, celle qui donne une force sans limite, force auprès de laquelle la bombe atomique n'est rien. »

Non-violence de Gandhi. Voie de Martin Luther King, voie ouverte aussi en Amérique latine aux « théologiens de la libération », dont certains découvrent, par un approfondissement ascétique et spirituel, que la révolution commence en soi et autour de soi et inspire des communautés de base « ecclésiales », comme au Brésil. Voie enfin de *Solidarnosc*, en Pologne...

En Russie, où la résistance chrétienne non-violente, au début des années vingt, a été noyée dans le sang et où le baignage, l'exil, l'asile psychiatrique réduisent toute dissidence politique d'inspiration humaniste ou chrétienne, « les hommes du souterrain entonnent dans les entrailles de la terre un hymne tragique au Dieu de la joie », comme le crie Dimitri Karamazov dans l'œuvre prophétique de Dostoïevski. Là-bas, le renouveau de la foi dans la jeunesse intellectuelle est lié à la question des droits de l'homme et des croyants. L'accent est mis sur l'éveil de la conscience, le respect de la liberté pour tout homme. Le témoignage, la réflexion ne se séparent pas de l'action, mais à quel prix !

Les fondateurs des séminaires chrétiens, comme Igor Ogourtsov à Léninegrad, pour qui « les principes éthiques du christianisme peuvent et doivent être insérés dans la réalité économique et politique », ou Alexandre Ogorodnikov à Moscou, meurent lentement au Gou-

lag, leur rayonnement étant insupportable à l'administration pénitentiaire.

Aujourd'hui, une rencontre est en cours entre le christianisme, les religions orientales et les traditions archaïques. En témoignent la réunion d'Assise, animée par Jean-Paul II, et les voyages de ce dernier aux antipodes, chez les Maoris de Nouvelle-Zélande et les aborigènes d'Australie.

En témoigne Olivier Clément lui-même qui, au Japon, a redécouvert dans le shintoïsme « l'émerveillement fondamental devant l'être qui le bouleversait dans son enfance méditerranéenne quand il contemplait, à travers les branches des pins, l'azur qu'elles rendent plus intense. »

« La beauté qui sauvera le monde »

Cette phrase célèbre de Dostoïevski, reprise par Soljénitsyne dans son discours de Stockholm, s'inscrit dans la tradition de l'Orient chrétien à laquelle se rattache, pour la recréer, Olivier Clément.

La beauté, qui est ambiguë (Lucifer aussi est beau, disent certains poètes), n'est pas seulement esthétique, mais spirituelle. C'est la lumière du cœur purifié, pacifié, qui éclaire le visage et en fait une icône transparente à la grâce divine. « Au-delà du nihilisme, morne ou euphorique, de la civilisation totalitaire ou de la civilisation marchande, se manifeste par éclairs cette ultime beauté. » Il appartient aux artistes, peintres, poètes, musiciens, de prolonger sa célébration dans l'existence quotidienne. C'est l'œuvre des « visionnaires » de cette renaissance spirituelle du monde, encore à demi-souterraine, à laquelle le livre est dédié.

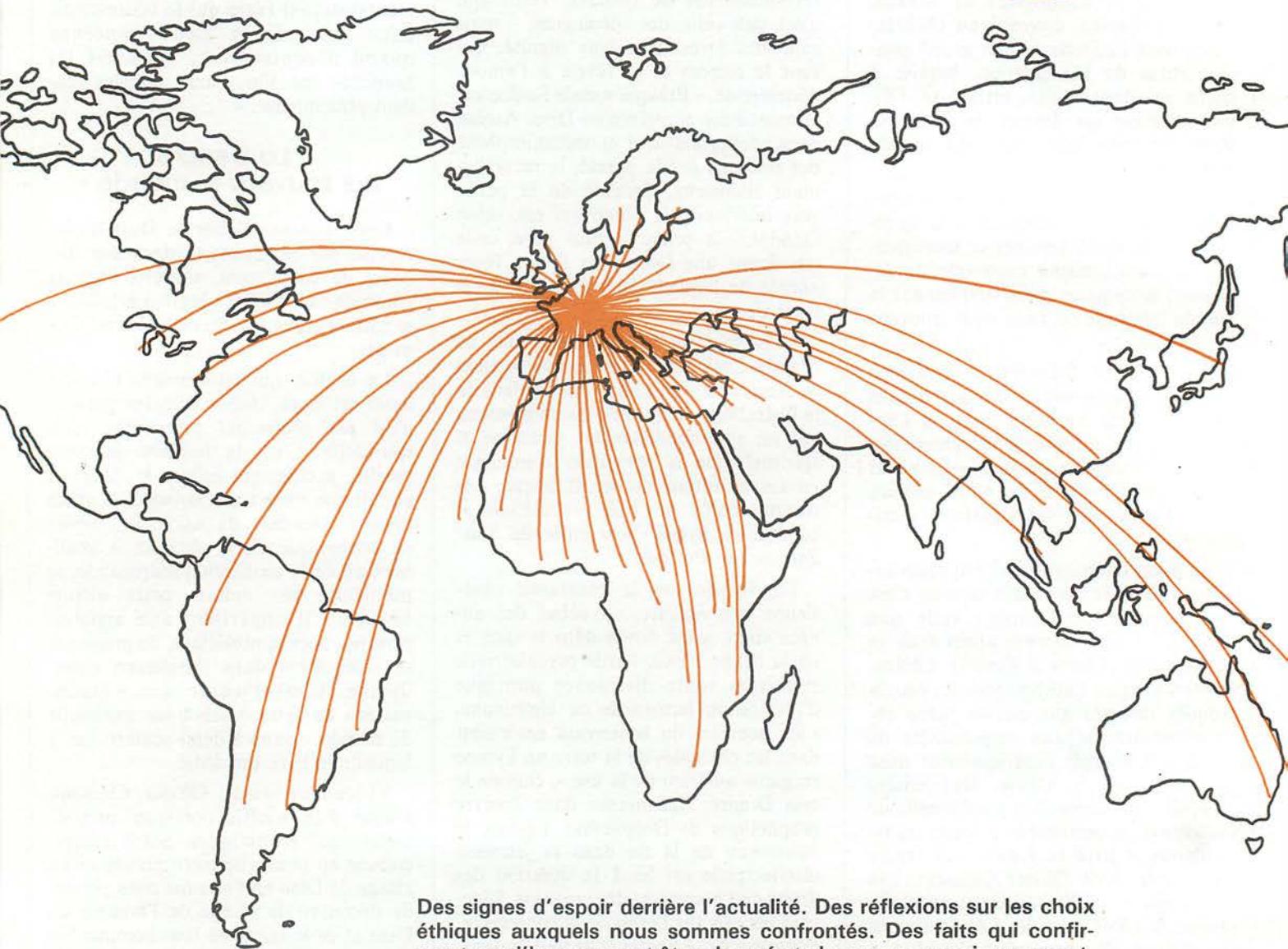
Visionnaire aussi, Olivier Clément, animé d'un souffle poétique, prophétique, qui transfigure notre temps, comme en témoigne cette phrase : « Le visage de Dieu en l'homme nous permet de découvrir le visage de l'homme en Dieu et de le servir en tout homme. Un fleuve de feu, l'histoire véritable, celle de la communion des saints, ces pécheurs pardonnés, entraîne siècles et mondes vers la Croix devenue à jamais, du plus profond de l'enfer au plus haut du ciel, l'Arbre de Vie. »

PHILIPPE LOBSTEIN

* Ed. Desclée de Brouwer, 1986.

Dans 56 pays, on lit...

...changer



Des signes d'espoir derrière l'actualité. Des réflexions sur les choix éthiques auxquels nous sommes confrontés. Des faits qui confirment que l'homme peut être changé et changer son environnement. Tous les mois, seize pages qui aiguillonneront votre courage.

Abonnez-vous

Abonnez vos amis

(voir bulletin en page 2)